
Textes lauréats de l'édition 2022

Thème du concours :

C'était un petit jardin...

1^{er} prix

« Le jardin retrouvé » par Mathias Nyckees O'Meara (S7)

Le gazouillis d'un rossignol, perché sur l'imposant chêne du fond du jardin me tira doucement de ma somnolente torpeur, puis de mes draps. Une fois habillé et lavé, je décidai de découvrir une énième fois ce palais de nature et d'oubli. Mes jambes me menaient d'elles-mêmes, comme attirées par cette chaleur ravissante. Là, ce splendide spectacle me conquiert derechef : l'eau claire ruisselant dans l'herbe fine, les arbres majestueux et les plantes extravagantes et colorées, sous un ciel de juin lumineux.

Je connaissais chaque pigment de ce magnifique tableau : la hauteur de chaque brin d'herbe, le nom de chaque fleur, les attributs de chaque plante, la forme de chaque feuille, les reflets de chaque goutte d'eau...

Je humai l'air du matin, frais et sucré, admirant cette étendue de nature inaltérée par la main destructrice de l'homme. C'était un lieu à part, le lierre qui serpentait des épais tilleuls et des fragiles pommiers cachait les trains et leurs mouvements machinaux.

Pris d'une envie de bouger, je marchais d'un pas cadencé entre les arbres irréguliers, aux pieds couverts d'un doux et fin humus, royaume épars de vie, de nature, où était nichée une multitude de petits insectes, de tailles et de formes variées. Parsemant leurs feuilles de mille couleurs, des oiseaux, loquaces, ne cessaient de babiller, de piailler dans un discours animé.

A mes pieds, la rosée du matin humectait l'herbe, alors éclatante de lumière par les reflets du soleil. Les hautes herbes, fraîches et délicates, ondulaient au gré du vent,

qui faisait sur les arbres comme la houle sur la mer ; les douces plantes en étaient agitées de remous.

Surpris par la vue, sur ma droite, d'une silhouette étrangère et nouvelle, je m'avançai et découvris le squelette orange d'une grue, visible à travers le feuillage. Ne cherchant pas à comprendre ce qu'elle faisait là, je repris le cours de ma promenade.

Quelques pas plus loin, les arbres se faisaient plus rares, laissant la place à un parterre extravagant, sur lequel se trouvait une multitude de fleurs, de bourgeons tous de couleurs, d'intensités et de formes différentes : le millepertuis, étoile couleur laiton, aux anthères magenta. Les dahlias, rosaces éclatantes de blanc laiteux virant au rose clair. Les iris, ouvrant lentement leurs pétales indigo à la chaleur reconfortante du soleil. Le rouge intense des tulipes contrastant avec la finesse et la délicatesse de leurs pétales, fins opercules de neige teintés du pourpre de mon sang estompé par ma sueur. Des gouttes d'eau replètes glissaient doucement des fines épines des roses.

Attiré par une douce mélodie, je détournais mon attention quelques instants pour la diriger vers ce délicat bosquet.

Je marchais à travers cette symphonie de nature. Les cigales, en habiles métronomes, donnaient le rythme aux herbes, agitées comme les cordes d'un luth, à l'eau du ruisseau qui dégoulinait sur les pierres, polies par son mouvement.

Au vent, qui sifflait dans chaque bosse, chaque cavité.

Aux oiseaux, qui gazouillaient de leurs voix fluettes.

A la sonnette stridente qui siffla, mes oreilles bourdonnèrent.

En réponse à ce son criard, je me trimbailai vers la lourde porte d'entrée et y vis le facteur, qui me tendit un paquet de lettres. J'y vis ces menaces qui me chargeaient, une fois encore, de vendre mon domaine, et ces dettes considérables qui menaçaient de les rendre réalité. En le remerciant, ma voix se fit rauque, comme entravée par le chagrin qui s'amassait dans ma gorge.

Cinq hivers ont passé. Mon jardin, ma maison, tout m'a été pris pour rembourser mes dettes. Ils avaient pour projet de construire un hypermarché, mais, par manque d'argent, la construction a été interrompue après la démolition de ma propriété.

Pris de l'espoir soudain de retrouver ce paradis de nature comme il était auparavant, je pris un, deux, trois trains, et arrivai devant ce jardin qui était autrefois mien.

J'essayai d'escalader la porte d'entrée, mais, à peine touchée, celle-ci tomba dans un grand fracas : la rouille avait eu raison d'elle. Une fois entré, je contournai mon ancienne maison, tentant de me frayer un chemin à travers les orties et les ronces.

Quelle ne fut pas ma déception en voyant les résidus mornes de mon ancienne vie : les murs, les arbres, les plantes, tout était saccagé et parsemé de déchets. Le jardin que je connaissais était mort, et seul un arbre avait gardé sa splendeur, cet imposant chêne, dernier rescapé d'un temps perdu.

Je grelottais sous le ciel gris et terne, le regard grave, scrutant cette étendue de

tristesse et de mort, en quête d'un signe de vie parmi les plates-bandes ravagées et les cratères formés par la masse énorme des bulldozers. Mes dents se crispèrent, grincèrent, en voyant ces arbres, autrefois intacts, désormais en lambeaux, râtaux de cendre ocre dégarnis. Un puissant relent d'aversion me prit en voyant l'herbe fondue et le ruisseau noyé dans le vert glauque d'une eau d'égouts marécageuse. Mon visage, déformé par un rictus de rage, n'y était reflété que par les trous béants qui assombrissaient d'autant plus ce funeste portrait. Ma gorge était serrée, comme une corde noueuse, en entendant les cigales crisser, les criquets grésiller dans un bruyant tintamarre sans ordre ni sens.

Le sol était jonché de déchets et d'ordures et les rares plantes, nichées dans une terre poussiéreuse, évoquaient les tristes et irrégulières récoltes d'un hiver peu fructueux. Des meubles infirmes, jetés dehors et parsemés de crasse trônaient, en créatures déchues d'un temps heureux, portant la mémoire d'années d'insouciance et de bonheur. Je subissais mon écrasante impuissance et mes irréductibles remords comme les tiges des arbustes se cambrant, comprimées par leur propre poids.

Le gazouillis d'un rossignol, perché sur le robuste chêne du fond de mon triste jardin me tira de ces sombres pensées.

—

2^e prix

« Lettre à un chagrin d'amour » par Margaux Martinez (T8)

On dit qu'une maison ce n'est pas un endroit, c'est une personne. Pour moi, c'était les deux en un. Le ticket gagnant, le jackpot. Mais c'était aussi la dernière fois que j'ai gagné.

Le 28 du mois, nous sommes descendues du train à 13h32 exactement. Une veste légère sur nos épaules, une carte et une adresse précise au tournant près dans les mains. Nos familles et nos amis nous avaient dit que c'était une mauvaise idée, que ce terrain n'avait aucune valeur, que nous étions en train de prendre une décision absurde, mais ils avaient tellement tort. Nous ne nous sommes pas gardées de leur faire comprendre jusque à quel point.

Le premier jour était compliqué. Notre vision était grandiose, le terrain pas autant. Mais on avait pris notre enceinte, notre playlist de rock se mêlait aux gazouillements des oiseaux et on s'est mises à travailler. En un mois cet endroit était devenu un réel jardin, notre jardin. Je peignais le grillage avec le violet de ton pull préféré pendant que tu délimitais les différents potagers et plantais mes fleurs préférées. Des regards à la dérochée et des sourires dignes du chat de Cheshire remplissaient nos matins tandis que les câlins et les baisers faisaient leur place pendant les après-midis. Lorsque le soleil se couchait, tu prenais ma main, tu me

forçais à arrêter mon travail et tu me faisais tourner sur *Tears in Heaven* de Eric Clapton. Une main sur ma hanche, l'autre dans la mienne, tu plongeais tes yeux dans les miens et tu me montrais tes dents, éblouissantes. Éblouissante.

Une petite routine s'est installée alors que nous avons rendu le jardin à son état de merveille. Lorsque nous sommes revenues sur terre l'espace d'un instant et que nous nous sommes rendues compte que nous devons retourner travailler pour de vrai, en ville, te rappelles-tu ce que tu m'as dit ? Tu m'avais affirmé que tu passerais jours et nuits à travailler si cela nous permettait de prendre notre retraite tôt et de finir nos vies ici, toutes les deux. On ne pouvait pas, bien sûr, on le savait. Mais on se plaisait à rêver. Nous n'avions rien d'autre à faire après tout.

Alors nous venions tous nos week-ends, tous nos jours de vacances et jours fériés ; dès qu'on pouvait. Il s'agissait des meilleurs moments de ma vie, je peux te l'assurer. Et je pensais qu'ils étaient aussi les tiens. Tu restais souvent silencieuse quand je m'exaltais sur ceci mais je prenais ça pour un simple manque de mots, un trop-plein d'émotions sans sortie. Ça l'était après tout. Simplement pas dans le sens que je pensais. Rien n'avait vraiment de sens et je vivais pour ça. Je vivais pour toi.

Dans ce jardin, tu cultivais des tournesols, des légumes, des rêves. Mes rêves. Tu cultivais tout mais tu laissais pourrir. Tu n'as jamais rien su garder en vie très longtemps. Et ça me faisait rire. Ça semblait te plaire de m'entendre rire comme cela alors même que je me moquais de toi. Tu laissais absolument tout pourrir. J'aurais probablement dû me douter que tu allais me laisser pourrir aussi.

Je suis persuadée que notre jardin était magique. Parce qu'ici, nous n'avions aucun problème. Dès que l'une d'entre nous faisait tourner la clé dans la porte du grillage, tout s'évaporait et nos cœurs se mélangeaient à ceux des arbres et des insectes. On se disputait très rarement toi et moi mais, quand ça arrivait, tu prenais les clés de la voiture et, sans un mot, je te suivais. *Cigarettes After Sex* remplissait nos oreilles et nos esprits pour chasser toutes les autres pensées et tu conduisais. Je vais être honnête avec toi, la première fois que tu as fait cela, ton silence me pétrifiait ; je pensais que tu allais me laisser au bord d'une autoroute quelque part. Puis, petit à petit, je prenais presque du plaisir quand tu faisais cela alors même que ça voulait dire que nous étions en dispute. Parce que ça voulait aussi dire que nous allions à notre jardin, à notre bonheur.

Dans le silence de la nuit, tu coupais le moteur et tu prenais ma main dès que nous étions sorties. Alors, nous nous posions sur l'herbe, sèche, humide, trempée. Peu importait, c'était notre jardin. Les yeux rivés sur le ciel, nos doigts entrelacés, nous regardions les étoiles. Il n'y avait jamais de nuages ces nuits. Magique. C'était notre façon de s'excuser, de dire pardon à l'autre avec douceur et sans rancœur. Maintenant que j'y pense, tu n'as jamais une seule fois prononcé ces mots envers moi. Dans ces moments, tu préférais le silence. C'était peut-être ça le problème. Un des problèmes. Au moins maintenant, je n'attends pas d'excuses de ta part, elles ne viendront pas. Seulement, je suis revenue. Dans notre jardin. Je me suis allongée et j'ai regardé les étoiles. Rien ne s'est passé. Rien.

Peut-être que notre jardin n'était pas magique en fin de compte. Peut-être que nous le rendions magique. Maintenant que j'y suis seule, je me dis que c'était toi. Tu étais la magie de notre jardin simplement en étant toi.

Tu as toujours trouvé l'humanité incroyable. Je n'avais jamais particulièrement été fan mais je te croyais. Alors j'y ai pris goût. Tu m'as dit un soir alors que tu léchais le bol dans lequel on venait de faire un gâteau que l'univers nous avait seulement donné un espace, des étendues d'herbes ou de sable, des étoiles et des

nuages mais que nous sommes ceux qui leur ont donné un sens. Nous avons pu lire dans les étoiles des mythes, des histoires de dieux et déesses. Nous avons pu faire d'une étendue d'herbe un jardin secret, le symbole d'un amour des plus purs. Tu me refusais l'expression "c'est l'univers qui nous a fait nous rencontrer" parce que pour toi l'univers n'y était pour rien. C'était nous, notre liberté et notre détermination qui l'avons permis. L'univers avait simplement produit l'espace physique. Il n'y avait rien ni personne à remercier d'autre que nous pour ce cadeau.

Tu avais raison sur un point, je ne remercie plus personne pour ce temps ensemble.

Je l'avais senti, après tout. Mais il était quatre heures du matin et tu plongeais tes yeux dans les miens avec une intensité si forte, avec une recherche de profondeur et je voulais tout te donner. Pire encore, je voulais que tu prennes tout. Dès ce matin-ci, alors que la rosée se posait tranquillement sur nous et que le maigre drap que nous avions pris ne tenait plus très chaud, je me savais tienne. Tu le savais aussi et tu m'as souri.

Sourire. Sourire. Sourire. C'est tout ce que j'essaye de faire depuis que tu es partie. Sourire, sourire, sourire. Tout le monde veut que je souris. Seulement je n'y arrive plus. Il faut trop de muscles pour sourire et je n'ai plus la force. Sourire, sourire, sourire. Quelle bonne blague le sourire. Ce n'est qu'un mensonge, une illusion de bonheur. Tu souriais tout le temps. Je faisais tout pour ton sourire. Je suis tombée amoureuse de ton sourire. Quand tu es partie tu souriais. Parce qu'un sourire peut être heureux mais il peut aussi être triste, gêné ou même sadique. Lequel était le tien ? Au début de la relation ? Dans ces derniers instants ? Quel mensonge, le sourire.

Tu étais tout le jardin et je n'étais qu'une simple chenille. Et, alors que je m'apprêtais à sortir de mon cocon, celui que la vie et les épreuves m'avaient appris à garder pour me sauver du monde, tu l'as déchiré. Au lieu de cette transformation tranquille pour un renouveau tu as détruit ma barrière, tu m'as confrontée au monde trop tôt. Je n'étais pas prête. Trop naïve, trop innocente. J'avais trop confiance. Je ne suis pas devenue papillon. Je ne pourrais jamais plus. Un cocon réduit en lambeaux ne se reforme pas. Ce sont des années de ma vie que je ne retrouverais pas.

Incidemment, les baisers papillons étaient tes préférés. Dès que l'envie te prenait c'était comme urgent. Tu plongeais tes yeux dans les miens et tu te rapprochais. Au début, très vite puis le moment où nos nez se touchaient presque tu ralentissais. Et alors, tu te penchais vers moi pour combler l'espace et je pouvais sentir tes cils battre contre les miens comme des ailes. Je répondais et tout semblait s'emboîter, prendre du sens. Les baisers papillons étaient tes préférés mais moi ce que j'aimais le plus, c'était les papillons dans le ventre que tu me procurais.

Si je suis honnête, et je l'ai été jusqu'alors, ce sont les mêmes papillons que j'avais à chaque interaction entre nous depuis la première fois où j'ai croisé ton regard. Deux yeux grands, hagards et verts. Si verts que je me voyais construire tout un jardin secret en eux. J'ai eu la vision dans tes yeux et, bien sûr, cela t'as plu. Tu trouvais ça si poétique, si romantique de ma part. Tu avais l'impression de vivre une romance digne de Jane Austen. Il est vrai que je faisais un impeccable M. Darcy avec ma timidité et ma façon d'aimer les autres de loin. Pour toi, qui dit vision dit rêve et qui dit rêve dit réalité. Ainsi ce jardin que j'avais vu en toi nous l'avons fait vivre. Nous l'avons fait prendre racine en cet endroit même dans lequel je t'écris. Dans cet endroit même où tu devrais être à mes côtés mais seuls les tournesols dépéris me tiennent compagnie. Qu'est-ce que notre jardin sans cette vision? Tu savais pourtant que le jardin n'était rien sans toi.

Parce que c'était notre jardin. Parce que c'était toi. Parce que c'était moi. Et que maintenant je ne vois que ça. Que le froid, que l'herbe, que les arbres. Parce que tu as emporté toute la magie avec toi.

Je m'allonge une dernière fois et je passe mes doigts lentement à travers les brins d'herbe à mes côtés. L'herbe est froide, tu l'étais plus encore.

J'ai dû tout laisser. J'ai signé les papiers mais je ne sais même plus si ma signature était au bon endroit. Puis je me suis dit que je ne voulais pas tout laisser comme cela. Alors je suis revenue ici, une dernière fois. Une toute dernière fois.

J'ai pris le stylo et j'ai écrit. J'ai écrit parce que j'ai plus rien d'autre pour moi, parce que je ne sais plus quoi faire. Alors j'ai écrit, et écrit, et écrit, et écrit. Jusqu'à ce que je sois à court de mots, à court de larmes, à court de sang. Tu as tout pris, tout emporté dans ton sillage. Les hortensias, les marguerites et les cerisiers. Je me retrouve là avec un bout de papier et un stylo pour me retenir de plonger. Tu as emporté tout notre jardin et plus jamais rien ne sera pareil.

Tu n'as pas idée à quel point je rêverais de t'en vouloir.

—

3^e prix

« Le parterre de jacinthes » par Camille Glâtre (S1)

Ce soir, le monde est gris... Une douce odeur humide flotte dans l'atmosphère, et l'air froid saisonnier fait frémir les passants. On ne perçoit la lumière qu'à quelques pas de là, chez le voisin d'en face qui s'affaire au salon. Tout est silencieux. C'est étrange... Jadis, cet endroit n'était pas si calme. Mille oiseaux venaient chanter sur les branches de ce verger, et mille éclats de rire retentissaient depuis la maison derrière moi.

Aujourd'hui, le ciel semble retenir ses larmes dans le cœur des nuées. Parfois, elles tombent avec légèreté sur le sol, parfois je les reçois sur ma main qui les voit fondre en silence. Il n'est que dix-sept heures, mais le soleil n'est déjà plus là pour teindre les arbres de lumière. Je ne m'en étonne pas : depuis le début de l'hiver il est rare qu'il pose sa clarté vespérale sur la nuit naissante.

Moi, je suis dans un jardin... *Ce* jardin. Je le vois pour la dernière fois, donc je veux y rester malgré le froid et l'obscurité. *Ce* jardin... Il me fascine et m'effraie. Cependant j'y ai écoulé tant de moments heureux que je m'émeus terriblement de la perte de ce lieu fabuleux : mes yeux sont roses, et ont dessiné un petit sentier lacrymal sur mes joues. Ce jardin n'est pas le mien, mais il est loin de m'être

étranger. Ces ruisseaux de laurier, ce cabanon enlacé de lierre, ces quelques citrouilles lui donnant un côté féérique, ces nains de jardin qui l'habitent et le protègent ; je les connais bien. Cela doit faire deux ou trois années que je les côtoie presque quotidiennement. Je me rappelle encore précisément, cependant, les images et ressentis qui s'étaient offerts à moi lorsque j'y avais posé le pied la première fois.

Submergée de mélancolie, je ferme mes yeux, et revisionne dans les moindres détails cette scène chaleureuse...

*

C'était un matin de printemps, peut-être une demi-douzaine d'années auparavant, alors que je n'étais qu'une enfant de peut-être onze ans. Le soleil scintillait, l'air était doux, et le village m'apparaissait comme un immense bouquet de fleurs qui exhalaient toutes une fragrance fraîche et miellée. Hémérocailles, campanules, géraniums, anémones, embellissaient les rues de leurs couleurs vives et diverses, et de grands buissons de viorne et d'azalée formaient un chemin pittoresque et odorant vers de grandes villas campagnardes. On pouvait entendre très distinctement les adorables chants des moineaux et chardonnerets, ainsi que le vent berçant légèrement les feuilles des arbres. C'était un lundi de vacances scolaires.

Ce jour-là, la solitude m'avait envahie. Je vivais des jours mornes, dépourvus de charme, accablée par l'un de ces événements déroutants qui surviennent une ou plusieurs fois au cours d'une vie ; ces douleurs au cœur ou à l'âme qui finissent toujours par nous plonger dans la déprime. Quelque part, voir un monde aussi joyeux et coloré m'avait déjà un peu remise sur pied, mais mon esprit était toujours égaré dans son gouffre de pensées sombres, duquel il cherchait aveuglément la sortie.

Et puis, mes yeux s'étaient arrêtés sur une maison. Une charmante maisonnette, aux murs recouverts de lierre, et le vaste jardin empli de fleurs multicolores qui l'entourait comme une auréole fleurie. Parmi toutes ces variétés et espèces diverses, j'avais repéré un parterre entier de jacinthes roses, indigo, blanches... et trois d'entre elles, resplendissantes, presque chatoyantes, d'un pourpre vif et majestueux, qui attirèrent instantanément mon regard.

D'abord émerveillée par la présence de mes fleurs préférées en si grande quantité, et ensuite subjuguée par cette teinte que je n'avais jamais vue sur une jacinthe, je m'en étais approchée. Mes yeux s'en étaient délectés, et j'avais rêvé un instant que j'étais assise entre les arbres et les jacinthes, sur l'herbe verdoyante peuplée de papillons. Je m'en étais plus approchée encore, et avais posé mes petites mains sur la grille qui me séparait de ce paradis miniature. J'avais observé encore, de longues minutes durant, jusqu'à voir une silhouette, au loin. C'était une femme âgée, élancée bien que courbée, qui tenait à deux mains un grand arrosoir. Je l'avais regardée faire le tour du jardin, offrant de l'eau à chaque petite plante qu'elle croisait. Elle ne me remarqua que lorsqu'elle passa à côté de moi. « *Tiens ! Que fais-tu là ?* » s'écria-t-elle en souriant. « *Tu veux visiter le jardin ?* »

Sans hésiter, je hochai la tête. Elle m'ouvrit le portail, j'entrai, et elle me montra toutes ses fleurs et tous ses arbres. Cette vieille dame adorait les lys. Elle en semait, justement, lorsque j'étais arrivée, et en cueillait également, comme le montrait son chignon orné de ces belles fleurs rouges. Sur ma demande, elle me coiffa de la même manière, puis elle me fit arroser, semer, mais surtout sourire. « *Tu es une petite déesse qui fait naître et grandir les fleurs !* » me disait-elle régulièrement, pour m'encourager tout en me valorisant, alors que j'enfouissais graines et bulbes dans la terre brune et odorante.

Quand je dus me retirer, elle me composa un bouquet de jacinthes blanches, et

me permit de venir dans ce jardin toutes les fois que je le voudrais. Il me suffirait de sonner, et elle viendrait toujours m'ouvrir. « Cependant, m'avait-elle dit, je ne veux pas que tu touches aux jacinthes ou aux jonquilles sans mon autorisation. Elles sont très précieuses pour moi et je ne voudrais pas qu'il leur arrive malheur. » J'avais acquiescé énergiquement, et étais rentrée chez moi.

Comme je revenais presque chaque jour, elle finit par me donner la clé du jardin au bout d'un an ou deux.

*

J'essuie mes larmes, et quand je rouvre mes yeux le monde redevient gris. Le souvenir du soleil est parti. Je suis dans le même jardin, mais dans un autre temps. Ah, ce jardin... Je peine désormais à imaginer ma vie s'il n'avait pas été si souvent là pour m'accueillir. Tant de larmes, de mes yeux comme du ciel, sont tombées sur ces brins d'herbe qui sont maintenant si lourds de mélancolie...

Tout en taisant mes pleurs, je ferme mes yeux de nouveau et force sur mes paupières. *Je veux revoir le jardin éblouissant que j'ai connu...*

*

La propriétaire du jardin, à qui je n'avais jamais demandé le nom, ne vivait pas seule toute l'année. Au printemps, trois frères habitaient aussi la maison et faisaient vivre le jardin de leurs jeux et leur rire. Ils étaient plus âgés que moi mais m'aimaient beaucoup, nous jouions donc ensemble quotidiennement, et faisons de splendides bouquets que je donnais ensuite à la vieille femme et mes parents.

Je leur avais plusieurs fois proposé d'aller se promener avec moi dans les champs ou sur les collines, mais chaque fois ils prenaient un air dépité, et s'excusaient en chœur : « *Pardon, nous ne pouvons pas quitter le jardin...* »

Je me demandais à chaque fois pourquoi ils n'y étaient pas autorisés alors qu'ils étaient assez matures et responsables pour ne pas se perdre, mais je ne leur posai jamais la question, craignant qu'ils le prissent mal. Alors nous faisons des bouquets, chaque jour de fleurs différentes, et jamais je ne m'en lassais.

Et puis, le premier jour d'un été, l'été dernier, quand mes trois amis étaient repartis, je me rendis de nouveau dans mon jardin merveilleux pour respirer l'air estival. Il faisait chaud, dehors, et j'avais pensé que je pourrais m'allonger à l'ombre du grand laurier rose. J'avais écouté ma voix intérieure, et avais posé mes genoux sur l'herbe humide de rosée, sous les fleurs aux pétales couleur d'aurore. Mais alors que je me croyais seule dans ce paradis naturel, mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

De l'autre côté de l'arbuste, voilée légèrement par un rideau de cytise, une silhouette m'observait timidement. Je la vis juste assez longtemps pour pouvoir en faire un bref portrait : de longs cheveux d'un blond presque grisâtre, un teint à peine moins blanc qu'un flocon de neige, et des yeux... des yeux que je me rappellerai toujours. Des yeux vides, sans couleur. Des yeux qui m'avaient fait trembler d'effroi à la première seconde où je les avais vus. Et puis, une fois ces détails observés, son image s'était dissipée et je n'eus en face de moi que les branches de cytise. Je fis un bond en arrière, tremblant de tout mon corps. Je repris mon souffle, me convainquis que ce n'était qu'une illusion, et pour m'en assurer, écartai les grappes jaunes sous lesquelles j'avais eu cette étrange hallucination. Il n'y avait rien, à l'exception d'une belle et majestueuse jonquille rouge au cœur pourpre, à quelques centimètres du parterre de jacinthes. « *Peut-être est-ce cette jonquille que j'aurais prise pour une silhouette, voilée par les grappes de cytise ?* » avais-je d'abord pensé. Mais je m'étais remémorée ces longs cheveux blonds et ces yeux trop humains pour être faux, et avais commencé à paniquer.

Je courus jusqu'à l'entrée du jardin, et frappai, haletante, à légère porte en bois de la maisonnette. La vieille dame m'ouvrit, et me trouvant toute vacillante de

confusion, elle me fit entrer avec inquiétude et asseoir au creux d'un fauteuil. Elle me servit une infusion du jasmin qu'elle avait cueilli dans le jardin, et s'assit près de moi. Elle me posa de nombreuses questions sur les causes de mon état moral, mais j'eus beaucoup de peine à y répondre.

Après un repos d'une heure environ, alors qu'elle avait veillé sur moi pendant ce long instant, je lui racontai tout, et décrivis la silhouette qui m'était apparue à l'emplacement même d'une jonquille pourpre, alors que je m'asseyais sous les branches du laurier. Au bord des larmes, la vieille femme avait acquiescé en silence au fur et à mesure que je parlais, et lorsque la fin de mon récit était arrivée, elle avait repris son souffle, et, tout doucement, elle m'avait conté une histoire à son tour.

*

Je me lève. *« Il faut partir, maintenant. La nuit est noire et épaisse, je dois rentrer. Mes parents vont s'inquiéter. Et nous devons partir tôt, demain. »* Je sèche les abondants filets d'eau qui tombent de mes yeux, sanglote encore quelques secondes. *« Non, je ne dois pas partir. Je dois tout me remémorer. Je veux quitter cet endroit après avoir revu tous ces moments. Lui... celui qui me hante... Je dois encore fermer mes yeux. Je dois revoir la fin de l'histoire comme j'ai revu son commencement. »*

*

« J'avais quatre enfants, m'avait-elle confié, mais cela fait bientôt vingt ans qu'ils n'habitent plus ce monde. Quatre enfants... » elle opina. *« Trois garçons. Des triplés. Et une petite fille. Blonde. Avec des yeux très clairs. Adorable, toute sage. Curieuse mais maladivement timide. Elle s'entendait bien avec ses frères, jouait souvent avec eux, cueillait beaucoup de fleurs, un peu comme toi. Quelque part... Tu lui ressembles, sous un certain angle.*

Un jour, cependant, mes trois garçons sont tombés malades. On ne sait pas trop ce qu'ils avaient. Et puis, des médecins, à la campagne, ce n'est pas toujours facile d'en trouver, donc personne n'avait pu leur diagnostiquer quoi que ce soit. Ils toussaient beaucoup, avaient énormément de fièvre, perdaient parfois connaissance... J'étais morte d'inquiétude, et leur sœur aussi. Aussi leur cadette n'avait-elle pas arrêté de les étreindre chaque jour, ne pouvant pas retenir l'amour qu'elle leur portait malgré mes avertissements. C'était peut-être contagieux... ça l'était assurément. Mais elle n'arrêta jamais... et mourut la première, suivie de près par ses trois frères. Cette perte me détruisit. Je n'avais plus rien, et ne parvenais pas à me convaincre de vivre sans eux. Alors, pour me rappeler leur présence, j'avais acheté trois jacinthes et une jonquille et les avais plantées dans le parterre qui est à l'entrée du jardin. En poussant, elles m'ont estomaquée. Elles ne devaient pas avoir cette couleur... Pourpre... Leur couleur favorite. Une couleur noble, mais si sombre... Je n'avais jamais vu de jacinthes, ni de jonquilles comme celles-ci. Et comme par hasard, ces fleurs... ces quatre fleurs achetées pour eux... portent cette couleur unique au monde. »

« Mais... m'étais-je enquis, ces trois adolescents qui viennent dans votre maison au printemps, qui sont-ils ?

- Des... adolescents ? Qui viennent dans mon jardin au printemps ?

- Quoi ! Vous ne les avez jamais vus ! »

Elle m'avait regardée avec effroi, et, en larmes, s'était exclamée : *« Assez ! Rentre chez toi ! »* Je l'avais écoutée, m'étais levée, l'avais remerciée pour l'accueil, et étais sortie précipitamment. Le lendemain, j'étais revenue, j'avais frappé, mais personne n'était venu m'ouvrir. Alors j'avais regardé par la fenêtre donnant sur le salon, et avais vu son corps gisant, inerte, sur le parquet. J'avais frappé à la vitre, de

toutes mes forces, j'avais crié, mais elle ne s'était pas levée. J'avais appelé les secours, et appris quelques jours plus tard qu'elle avait perdu la vie dans un infarctus.

*

Désormais, le monde est noir. La même odeur humide flotte dans l'air, et le même air froid me fait frémir malgré la chaleur de mes larmes. Je peux quitter le jardin l'âme en paix à présent. J'ai l'impression d'avoir accompli ce que je devais accomplir en me revisionnant tous ces souvenirs étrangement lointains. J'allume la lampe de mon téléphone, éclaire quelques instants le beau parterre de jacinthes et la gracieuse jonquille qui se tient amicalement près d'eux. Je leur souris, et vois presque quatre personnes me sourire gentiment en guise d'adieu. Je les salue à mon tour, et sors du jardin.

Et ce n'est que le lendemain, en repassant près du jardin avant de partir définitivement vers une nouvelle vie, que je vois, à quelques centimètres de la petite jonquille, qu'un lys de pourpre étincelant a éclos près du parterre de jacinthes.